

Opération aéroportée sur Eséka (souvenirs du lieutenant Jean Salvan)



En septembre 1945, un évènement avait marqué la naissance du nationalisme au Cameroun : une grève, déclenchée par l'Union des Syndicats Confédérés, avait fait neuf morts et une vingtaine de blessés à Douala. Malgré toute absence d'unité ethnique, l'intensification des troubles devait se poursuivre jusqu'à l'indépendance proclamée le 1^{er} janvier 1960.

Le pays Bassa, en Sanaga maritime, province au sud de Douala, et le pays Bamiléké, dans les montagnes de l'ouest, s'embrasaient sous l'instigation de l'Union du Peuple Camerounais (UPC), créée en 1948 ; ce mouvement subversif, soutenu par les pays du bloc soviétique et le parti communiste français, empruntait au marxisme ses méthodes d'agitation et de propagande. Certains de ses dirigeants étaient formés à Moscou.

En 1955, alors que le mouvement est déclaré interdit, l'UPC évolue vers la clandestinité et le terrorisme ; en décembre 1956, il tente de saboter les élections territoriales puis une flambée de violence se propage en 1957 : assassinats de notables, attaques de villages, rackets des populations, attentats spectaculaires pour envenimer le climat politique, faire régner la peur et frapper les esprits des populations. On retrouvait les corps émasculés, éventrés ; les têtes ou les mains coupées étaient pendues à un arbre voisin du lieu du crime. Bref, les «Upécistes» appliquaient les méthodes qui leur avaient été enseignées et qui avaient fait ailleurs leurs preuves.

Nombreuses sont les unités de l'Arme,

stationnées en AEF-Cameroun, qui interviennent alors pour éradiquer cette guérilla par des actions offensives que nos gouvernants refuseront de qualifier de maintien de l'ordre et encore moins de guerre. Les commandos du GCCP d'AEF-Cameroun y participent à tour de rôle, pendant des périodes d'une durée de deux semaines.

C'est dans le cadre de cette situation subversive que le premier commando exécute une opération aéroportée ; son chef, le lieutenant Salvan, en a fait le récit dans son ouvrage, *Soldat de la guerre, soldat de la paix* :

Le 10 décembre 1956, nous étions à nouveau en alerte : on annonçait des troubles au Cameroun. L'alerte fut levée le 19 décembre, mais le 20, lorsque j'arrivai au quartier, Dupouy me dit : Préparez votre section, vous partez au Cameroun. Des incidents ont eu lieu la nuit dernière en Sanaga maritime. Les rebelles doivent être bien renseignés : ils ont attendu que notre alerte soit levée !

Je fis percevoir en toute hâte les parachutes, les munitions, les vivres...

Lamiaux me prêta une équipe, et je lui laissai celle de Séname en qui je n'avais plus confiance. Je passai chez moi

pour préparer rapidement mon sac et embrasser Elvire et les enfants.

Ce n'est qu'à bord des trois Dakota, entre Brazzaville et Yaoundé, que nous

avons ouvert les caisses de munitions, distribué les grenades, rempli les chargeurs... A Yaoundé, je reçus une carte et j'appris du colonel Whithouse, commandant le territoire, que nous allions être parachutés sur Eséka, important centre de l'industrie de l'aluminium, isolé par les rebelles depuis la veille. Nous devions être rejoints par une compagnie de tirailleurs commandée par le capitaine Bataille, mon ancien instructeur de Saint-Maixent (Roland Pré ayant été remplacé par Pierre Messmer, Bataille n'était plus aide de camp). Nous devions sauter sur l'étroite piste d'Eséka, prévue pour des avions légers, une mince saignée dans la forêt, de 300 mètres sur 50. Je pris la décision de nous faire larguer à 150 mètres au-dessus du sol, par demi-sticks.

- Portez-vous au plus tôt sur l'usine et la cité européenne. Les réquisitions autorisant l'ouverture du feu ont été faites par le Haut-commissaire.

Ce furent mes seules consignes.

Nous nous équipâmes sous un soleil de plomb. L'adjudant-chef Blanchard devait nous larguer. Pendant le vol, nous ruisselions de sueur, et le saut, vers 16 heures, fut un soulagement. A peine avais-je regroupé ma section que Messmer et Whithouse, avec son chien, se posaient en avion. Whithouse me répéta :

- Portez-vous au plus vite sur l'usine et la ville, et gardez le pont à l'entrée de l'agglomération !

Puis ils remontèrent dans leur avion et décollèrent.

Un de mes sergents, Cauderlier, s'était blessé à l'atterrissage. C'était un ancien de la 1^{ère} DFL, et il avait un véritable culte pour Diego Brosset.



Le lieutenant Jean Salvan



Le lieutenant Lamiaux



Le 1er commando du GCCP sautant sur Maroua le 12 mars 1956.

- Vous n'avez pas de pot, lui dis-je. Pour la première fois depuis longtemps, vous pouviez passer Noël en famille... Vous êtes ici et en plus vous vous êtes pété la cheville.

- Je ne suis pas venu dans la Coloniale pour passer Noël en famille, mais pour aller où ça barde. Je suis servi depuis 1945 !

Je rencontrai l'ingénieur, patron de l'usine, qui me fit faire le tour de ses installations. Le point le plus vulnérable était la vanne réglant l'arrivée de l'eau, mais les rebelles n'en avaient vraisemblablement pas perçu l'importance. Le mieux était peut-être de ne pas attirer leur attention en protégeant ostensiblement ce point. Je dis simplement à l'ingénieur :

- Si les sabotages ou l'insécurité continuent, faites miner les abords de cette vanne, ou entourez-la d'un réseau électrifié.

Comme je devais garder le pont avec un groupe et assurer la sécurité des familles européennes avec le groupe de Cauderlier, renforcé par tous les éclopés, il ne me restait plus qu'un groupe pour intervenir et nous montrer. La mise en place de mon dispositif de sécurité fut donc rapide. Le patron de l'usine me prêta l'un de ses camions et je conduisis le groupe chargé de la défense du pont. La route n'était qu'une coulée dans la forêt, et les rebelles auraient pu nous fusiller à bout portant. N'étaient-ils pas là, ou n'osèrent-ils pas ?

Le pont avait été saboté par des amateurs : ils s'étaient contentés de jeter le platelage à la rivière, sans toucher aux piles ni à l'armature métallique. Au retour, je pris contact avec les gendarmes d'Eséka qui, eux, avaient apparemment conservé tout leur sang-froid. Ils m'accompagnèrent à une mission américaine qu'ils soupçonnaient d'être, au minimum, en relation avec Ruben Um Niobé, le responsable local de rébellion. Le pasteur, un vieil Américain, m'assura qu'il ne se mêlait point de politique et qu'il se contentait de prêcher la foi en Jésus-Christ. Tout Américain à l'étranger est un auxiliaire des services de renseignement de son pays, et je ne fus pas convaincu.

Nous repartîmes à la nuit vers Eséka. Un homme traversa d'un bond la route devant notre véhicule. Je balançai une grenade offensive là où il avait disparu, sans résultat apparent. Ce fut la seule action de feu de cette aventure.



Le commando du lieutenant Salvan le 14 juillet 1956 à Brazzaville : on reconnaît le sergent Goby (appelé), le caporal-chef Séname, les parachutistes Caurel, Bianchi, Randon, Bourdin, Gravier, Eckert, Pichon, Froidevaux, Javorski...

Les ingénieurs m'invitèrent à partager leur dîner. Je passai deux heures à les rassurer, ne voyant pas pourquoi les rebelles voudraient détruire une usine qui assurait la prospérité de toute la région. Vers minuit, je fis un dernier tour de mes positions. Tout était d'un calme irréel, et je m'endormis jusqu'au jour.

Le 21 décembre vers 8 heures, les gendarmes m'annoncèrent que la compagnie de Bataille était arrivée en fin de nuit. Je les accompagnai : Bataille dormait du sommeil d'un homme épuisé par deux jours de veille. Conformément aux ordres reçus, je rassemblai ma section et nous rentrâmes sur Yaoundé. A la sortie d'Eséka, sur le pont, j'eus la surprise de trouver Campenon, un camarade de ma promotion de Cyr, qui tentait de remettre en place le platelage. Nous échangeâmes quelques nouvelles, et je repris la route.

A Yaoundé, je retrouvai Blanchard en train de plier nos parachutes. Il était possible que nous soyons parachutés à nouveau, m'annonça le chef de bataillon qui commandait la caserne où nous étions hébergés. Je m'enquis alors de ce qui était prévu pour le Noël de mes parachutistes. Rien, me répondit-on. Je sollicitai la générosité du haut-commissaire, qui débloqua 25 000 Francs CFA - c'était alors une somme importante - pour améliorer le menu de ma section.

Le 22 décembre, nous reçûmes une mission de recherche de l'ennemi aux abords de l'axe Yaoundé-Eséka. Je partis dans la Jeep du chef de bataillon qui dirigeait l'opération. Un guide devait nous amener à un point de rassemblement des rebelles, mais au premier carrefour il se trompa, et nous fîmes demi-tour. A un kilomètre de là, une paillote flambait, alors qu'elle était

intacte à notre précédent passage : il y avait donc des gens qui nous observaient, et leurs intentions n'étaient pas amicales. Cette journée prouva une fois de plus qu'en dehors de la zone saharienne (et encore) rien ne vaut une bonne carte ! Le guide, mort de peur, hésitait à chaque carrefour. Nous recherchâmes en vain nos adversaires le long d'une piste qui s'enfonçait dans la forêt. Je découvris au moment de rentrer que Caurel, un de mes parachutistes, avait fait main basse sur des couteaux dans la boutique d'un hameau de la brousse. Il était trop tard pour les lui faire restituer, et je le punis, c'est tout ce que je pouvais faire. Mais depuis, j'ai toujours été très vigilant : le soldat français a, hélas, une âme de pillard.

Quelques semaines plus tard, l'administrateur de Franceville me tendit un numéro du *Courrier de l'Ouest*, où une page était consacrée à cette aventure. L'auteur prétendait m'avoir rencontré. Or, ni moi, ni aucun de mes parachutistes ne l'avions vu. Et son article se terminait par cette phrase :

« Huit jours après le début des événements, il est impossible de savoir qui, des parachutistes ou des rebelles, a tué, violé, brûlé. »

J'en ai gardé une grande prudence envers les affirmations des journalistes en général, et de la presse catholique en particulier...

Après deux jours d'alerte à Yaoundé, nous rentrâmes à Brazzaville le 25 au matin. Je n'eus que le temps d'aller remercier Monsieur Messmer pour son geste envers mes parachutistes avant d'embarquer.



Pierre Messmer, Haut-Commissaire au Cameroun en juin 1956.